

ŒIL MOTEUR, ŒIL MÛ À LA VILLA DATRIS

Après une première exposition *Mouvement et Lumière* en 2012, la Villa Datris revient en un deuxième volet sur l'art cinétique et ses résonances, montrant par la qualité de sa sélection et de son accrochage le chemin parcouru par la fondation consacrée à la sculpture contemporaine. **PAR TOM LAURENT**

Mouvement et Lumière #2

Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue
Du 19 mai au 1^{er} novembre 2023



Il y a un air de premier amour dans l'histoire entre l'art cinétique et le duo formé par la fondatrice de la Villa Datris Danièle Marcovici et son défunt mari Tristan Fourtine. Au même titre que l'Op'Art qui le prolonge, leur découverte de cet art « ludique et participatif » engagera plus avant leur exploration de la sculpture et la constitution d'une importante collection, rassemblant des œuvres aussi diverses qu'un grès émaillé de Johan Creten, la projection d'un bestiaire rupestre sur un pan de paroi par Samuel Rousseau ou une sculpture textile de Suzanne Husky. Cinétisme, Op'Art... : autant de vocables désignant tour à tour l'attrait de plusieurs générations d'artistes pour le mouvement, celui du support visuel comme celui du corps expérimentant l'œuvre. L'exposition *Le Mouvement* en 1955 à la galerie Denise René – qui vient d'annoncer la fermeture de son dernier espace dans le Marais – sera le baptême du feu « chronovisuel » : aux côtés de Duchamp, Calder et de jeunes artistes inconnus alors – Tinguely, Agam, Pol Bury... –, le Vénézuélien débarqué en 1950 à Paris Jesús-Rafael Soto engage ses œuvres sur

Takis (Panayotis Vassilakis, dit). *Électromagnétique*.
1966, résine armée de fibre de verre, aimant permanent,
câble d'acier, électro-aimant monté sur pied en métal,
acrylique noir satiné, sphère : 250 x 125 cm,
base : 105,5 x 40,2 cm. Collection MAC VAL, Vitry-sur-Seine.

Vue de l'exposition *Mouvement et Lumière #2*,
Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue, 2023.
Jesus Rafael Soto. *Pénétrable BBL bleu*.
1999, acier laqué en PVC, 365 x 450 x 600 cm.



la voie des vibrations optiques. Si des réalisations de ces compagnons de l'époque sont montrées à la Villa Datriis, Soto, disparu en 2005, y occupe une place de choix. Son grand *Pénétrable BBL bleu* (1999), dérivé de son premier volume suspendu en 1967, ouvre l'exposition en une pluie de filaments laissant « pénétrer » du regard le champ coloré. À ses côtés, l'élan dans l'espace des carrés évidés de *Tres Stelas* fait la course avec l'équilibre : né en 1970 dans le nord du Brésil, c'est en gagnant Paris que Jaildo Marinho se rapproche de ses aînés latino-américains œuvrant à une création tournée vers la phénoménologie. Hugo Demarco, Francisco Sobrino et Luis Tomasello sont de ceux-là, tout comme Julio Le Parc. Du haut de ses 94 ans, le natif d'Argentine a installé une *Sphère bleue* de deux mètres de diamètre dans la pénombre, y laissant clignoter la lumière dans les facettes des multiples lames de Plexiglas la constituant. Cercle, carré, couleur franche... Avec ses triangles vert fluo engagés dans un va-et-vient chorégraphié, l'installation d'Elias Crespin, son cadet de 37 ans et petit-fils de l'artiste véné-

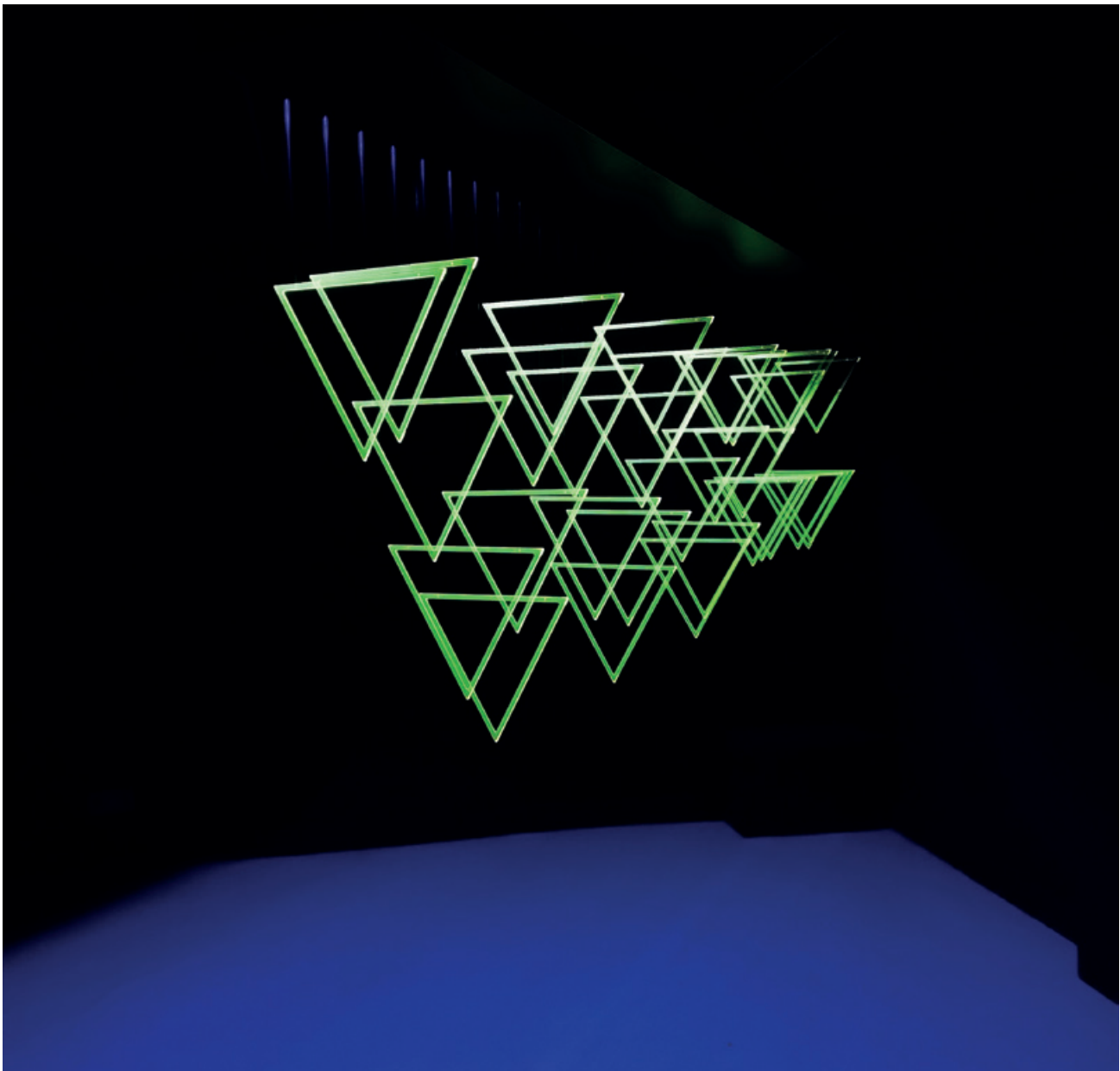
zuélienne Gego, semble y répondre. Vénézuélien également, Manuel Mérida est passé dans les années 1980 par l'atelier parisien de son compatriote Carlos Cruz-Diez. Mais à rebours des effets d'optique et de la dématérialisation qui occupent ses confrères, ses grandes roues brassant un mélange de pigments, de sable et de limaille, tournant sur elles-mêmes comme des sabliers sans fin, soulignent avant tout la dimension concrète de la matière.

Cinétisme hétérodoxe

De fait, si Danièle Marcovici voit dans le cinétisme « une alliance entre technologie et poésie », Stéphane Baومت, qui dirige la Villa Datriis, ajoute : « Celle-ci est plus mécanique que numérique pour les artistes historiques. » Écho à cette analyse, un quatuor de mobiles est traversé en creux par des forces invisibles : dans la puissante sphère en lévitation de Takis, ce sont des ondes électromagnétiques, tandis qu'une simple brise meut les voiles légères de *Night Flight* de Susumu Shingu. Rejouant le

principe d'une balance à plateau, un mobile de Xavier Veilhan pèse peu à leurs côtés et à ceux de la légèreté des ailes noires flottant dans l'espace dans une suspension de Calder. Affirmant que « 95 % de la communication entre deux personnes est non verbale », Laurent Debraux s'attache de son côté à faire naître l'attention entre les êtres et les choses par la lenteur de leur mouvement. Invitant par exemple à observer la structure d'une mousse en rotation à travers un microscope pour se faire, sa *Mare aux fées* de 2012 présentée à la Villa Datriis est sans doute son œuvre la plus théâtrale. Suspendue à des anneaux d'acier en mouvement, l'arbo-

rescence d'une branche s'y décompose et recompose délicatement, répondant à l'infime tressaillement des tiges de *Ponctuations*, un relief motorisé de Pol Bury. Utilisant une plante comme un matériau dans *Altered World (protocol)*, Emmanuel Lagarrigue va au-delà de la perception de sa structure en greffant à son caractère vivant l'artifice de son exposition à du son, à la lumière de néons et à une chaleur artificielle – s'attachant à un champ inexploré par les artistes cinétiques. Dans cette section rassemblant un ensemble hétéroclite d'œuvres autour du néon, le canonique et éblouissant *Monument for Vladimir Tatlin* (1975) de Dan Flavin



voit l'abstraction de son motif presque mis à l'horizontale par une sculpture lumineuse de Philippe Parreno inspirée des marquises indiquant l'entrée des cinémas américains. Manière de souligner que « les hommages de Flavin à Tatline ne chantent les louanges que de la seule lumière qui se propage dans l'espace » (Michel Gauthier) ? Ouvrant également l'orthodoxie géométrique abstraite à une forme d'impureté, le post-minimaliste américain Keith Sonnier va chercher dans les boucliers tribaux d'Afrique australe la forme allongée d'une de ses séries tandis qu'Haegue Yang tire d'éléments de robinetterie le motif d'un relief en mouvement. Mais c'est bien la manière dont la lumière interagit et peut distendre le regard qui intéresse ici en premier lieu. Miguel Chevalier en décompose le spectre, Philippe Decrauzat s'attache à la trame qui la fait vibrer optiquement et son passage par les pans translucides d'un carrousel de Carlos Cruz-Diez la mue en véhicule chromatique. Une même sensation d'engagement perceptif est prodiguée pas les vagues moirées d'une vidéo de Miguel Chevalier ou face à l'écran ouvrant à une troisième dimension sans fond du Chilien Iván Navarro, actualisant le principe des boîtes optiques datées des années 1960 de Nino Calos et Grazia Varisco. Plus éloignée du propos de l'exposition que ne l'aurait été l'un de ses *Méta-Reliefs* des années 1950 ou un assemblage motorisé de la décennie suivante, une *Lampe* en forme de dragon de Tinguely possède un air de « machine » de carnaval, semblant rappeler qu'il s'agit ici de mettre l'œil en fête. Le lent mouvement animant les quatre tiges en acier de *Relation* (1969) d'Hugo Demarco inquiète plutôt, si l'on veut bien admettre qu'une œuvre cinématique se prête à la projection de sentiments humains.

En 2013, l'exposition *Dynamo* de Serge Lemoine avait donné l'ample mesure du genre en investissant les vastes galeries du Grand Palais, prenant le parti d'en lire les prolongements, que ce soit dans les brouillards de couleur d'Ann Veronica Janssens, les miroirs paraboliques d'Anish Kapoor ou la rafale de néons de John Armleder. Si elle est évidemment plus modeste, celle de la Villa Datris n'a pas pour autant à faire rougir ses organisateurs. D'une part, on y trouve des œuvres de qualité – que



ce soit celles de pionniers comme Soto, Takis et Gabriele Devecchi, dont la très sculpturale girouette *Puntale caliedoscopico* (1972) a été restaurée avant d'être installée sur le cours de la Sorgue joutant la villa, ou d'artistes plus jeunes ou moins connus dont Elias Crespín, Laurent Debraux, Pe Lang ou Dominique Pétrin. D'autre part, le dialogue entre celles-ci a le mérite d'ouvrir cette conversation entre lumière, espace et mouvement propre au cinéma et à l'Op'Art à d'autres voix. ■

Elias Crespín. *TriAlineados Fluo Vert.*
2016, plexiglas, nylon, moteurs, ordinateur, interface électronique, 27,5 x 248 x 24 cm.
Courtesy Elias Crespín.

Laurent Debraux. *La Mare aux Fées.*
2012, bois de bouleau, acier, nylon, aimants, moteur, 340 x 160 x 160 cm.
Courtesy galerie Eko Sato.